

## Frac, flotte et fraternité

Christian Mistral

---

Number 91, Fall 2001

Eaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14606ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Mistral, C. (2001). Frac, flotte et fraternité. *Moebius*, (91), 43–47.

## CHRISTIAN MISTRAL

### *Frac, flotte et fraternité*

Il s'est donc trouvé qu'après deux baux, quarante pour cent d'un lustre, vingt et quelques mois, en tout cas trop longtemps si vous voulez mon avis, donc il se trouva que Pascal et moi nous retrouvâmes au bar du bateau-théâtre *Le Rascal*, ancré à Marcus. C'était un rafiot dégueulasse peint en blanc et en bleu, tout juste capable de supporter les remous efféminés de la rivière Richelieu. Une merde de bateau, quoi. Sa coque pourrie comme le coq de Capone. Syphilitique. Pour le sortir, ce bateau-là, fallait tellement de permis et d'effronterie qu'il ne sortait jamais. Enfin oui, une fois, je me souviens qu'ils l'aient sorti: avait fallu un capitaine flanqué d'un agent d'assurances, et pour passer entre les piles du pont de Belœil, je vous dis pas, mais disons que l'agent misait sur le marin, lequel lui refila la barre le temps d'aller se délester de son souper, vu que son fondement ressemblait à s'y méprendre à celui du navire, mais ça, n'est-ce pas, c'est une autre histoire.

L'été de mes quatorze ans, j'ai travaillé sur ce bateau-là.

Le père Mainchamp, une sorte de visionnaire, en avait fait un lieu de liesse et de libations. Et de fric, cela s'entend. L'auberge Mainchamp, vous connaissez? Sa marina? Sa porcherie? Son élevage de moutons...

Les Mainchamp, à Marcus, c'est que des cons, mais les Mainchamp, à Montréal, c'est Marcus.

De partout on venait faire vomir des autobus devant *Le Rascal*. On était vieux, du moins le croyait-on, on était donc excités de manger lourdement sur un bateau avant d'assister à la représentation d'une pièce légère. On appelait cela le théâtre d'été, au bénéfice d'un public pour qui la chose n'avait rien de saisonnier: théâtre annuel, eût-il fallu préciser, si l'on ne se souciait pas d'insulter le théâtre.

Et puis moi, voilà, pour tout dire, je plongeais. Ç'a été mon premier et mon dernier boulot. Pour trop dire, ce fut la dernière fois que je payai des impôts, mais cela, n'est-ce pas, c'est une autre histoire. Je plongeais. Cependant que tous ces estomacs de l'âge d'or digéraient les cochonneries qu'on leur avait servies en souriant devant un marivaudage grivois, je lavais leur vaisselle en m'ébouillantant gaîment. De temps en temps, Paul Mainchamp venait superviser mon boulot. C'était le fils aîné du vieux visionnaire. D'ordinaire, je ne le voyais pas de si près. D'ordinaire, il fendait la rivière devant chez moi, en trombe, en yacht, en reluquant ma sœur, enfant de chienne.

J'ai tenu le coup tout l'été, surtout parce que je ne souhaitais pas décevoir mon père davantage. À la fin, riche des six ou sept cents dollars accumulés, je l'ai fait quand même. C'était ma nature de le décevoir, c'était la sienne d'être déçu. J'ai fait imprimer mes poèmes à compte d'auteur avec la moitié des sous durant ses vacances en Floride; à son retour, j'ai fui sa déception avec le reste. Avant de foutre le camp, j'ai pris soin de déposer un exemplaire de mon recueil dans la boîte aux lettres de la chère bandante plotte blonde que Paul Mainchamp entretenait dans l'un des cottages de son vieux (visionnaire). Lui, nul ne savait où il créchait, pas même elle. Surtout pas elle, à bien y penser. Toujours est-il que je l'ai dédicacé en ces termes: «Mainchamp, charogne, tu ne seras jamais que le fils de ton père. Je pars en ville pour devenir le père de mon fils.»

Une semaine, ils m'ont fait, ces sous-là. À boire comme un trou, un jeune trou, un trou frais, quatorze ans bientôt quinze. Et puis je suis rentré. Mon père n'a rien dit. Sûr, il ne pipait jamais mot, mais cette fois-ci, c'était gentil. Je l'ai senti. Mais cela, n'est-ce pas, c'est une autre histoire.

J'avais seize ans quand j'ai pu quitter Marcus pour de bon. Pour n'y plus revenir vivre. J'ignorais encore à quel point cette terre et cette eau et les miens me manqueraient bientôt, mais cela, n'est-ce pas...

Cette année-là, j'ai épousé une belle et douce et forte fille qui voyait en moi quelque chose. Elle mit au monde un enfant l'année suivante. Perdre ses eaux dans le métro pendant que votre mari étudie des conneries au cégep,

entouré de salopes qui lui zieutent le nœud, paraît que c'est pas drôle. L'année d'après, nous nous sommes séparés. Mais juste avant, je veux dire juste avant, quelque chose comme deux jours, je suis allé me planquer à Marcus avec le petit, pour nous laisser une chance de respirer à tous les trois, quelque chose comme ça. Je crois que c'était une idée de ma mère, mais je suis plus trop sûr, ça fait tellement longtemps, tout ça. Maman m'endurait pas non plus, le petit braillait après sa mère, un pastis pas possible, toujours est-il que j'ai appelé Pascal. «T'irais pas prendre un verre?» que j'y ai dit...

Il s'est donc trouvé qu'après deux baux, quarante pour cent d'un lustre, vingt et quelques mois, en tout cas trop longtemps si vous voulez mon avis, donc il se trouva que Pascal et moi nous retrouvâmes au bar du bateau-théâtre *Le Rascal*, ancré à Marcus.

On a couvert le territoire poli en quelques gorgées, puis on s'est mis à vraiment causer. De lui, de moi. De moi, surtout. Je l'appelais rarement quand j'allais bien. Jamais quand je n'avais pas besoin de conseils. Vous en connaissez beaucoup, vous, des gens dont le jugement vous est précieux? Qui vous connaissent comme s'ils vous avaient fait, qui percent à jour vos mensonges alors même que vous y croyez? Qui n'ont pas peur de vous aimer, de vous aimer assez pour vous dire leur idée? Pas peur de, ce faisant, s'aliéner votre amour? Moi, j'en connaissais qu'un, et c'était lui.

Sauf que Pascal était un doux, en théorie. En quatre ans de séminaire, je ne l'ai jamais vu reculer devant quiconque, mais aller au-devant, ça non plus, je l'ai pas vu. Aussi, quand Paul Mainchamp a descendu l'escalier en colimaçon, suivi de son petit frère (footballeur blond morve, couperosé, cave), je n'ai pas soupçonné ce qui allait se passer. Pas une miette.

Sur un signe de l'aîné, le morveux s'est saisi de mon veston, moulé au dossier du fauteuil. «Lâche ça, morveux!» j'ai intimé, mais ça manquait de conviction, et j'ai réalisé soudain que Paul Mainchamp m'intimidait, qu'il l'avait toujours fait, je regardais son beau costume italien et je me revois aux cuisines en train de récurer ses chaudrons, vêtu de blanc grasseux coton. Le morveux s'excitait, il a

fait mine de se ruer sur moi, mais Pascal a eu l'air, juste l'air de vouloir s'interposer, et le morveux s'est enfui aux toilettes en brandissant mon blazer comme un torchon de tweed, ce qu'il était, tout compte fait. Paul me fixait, supérieur. Il a dit négligemment : « J'ai pas oublié ton recueil de pouésie. T'as trente secondes pour décriisser avant qu'on te pète les dents, après ça je te fais arrêter pour quelque chose. » Et il souriait. Pas un instant il n'a regardé Pascal. Moi non plus, d'ailleurs, et quand il s'est levé pour s'éloigner, j'aurais préféré mourir que le suivre du regard. Ce n'était pas sa bataille.

Mainchamp m'intimidait, certes, mais je ne le craignais point, encore moins depuis qu'il avait proféré ultimatum et menace. La brûlure le cédait à la joie de le frapper, anticipée, et tant pis si son dangereux morveux de frère me mettait en charpie a posteriori.

Je venais d'empoigner sa cravate quand il l'appela en renfort. Juste son nom, jappé urgent et fort, mais sans panique, il faut l'admettre. Le ton d'un homme qui ne connaît pas le désert. Qui a des frères. Et j'ai compris qu'il le pouvait. Qu'il pouvait me faire coffrer s'il le voulait, tout juste en le voulant, parce que son nom était Mainchamp. Le mien, de nom, ne faisait pas le poids à Marcus.

Alors, Pascal est réapparu, mon veston trempé dans le poing, il s'est planté sous le nez de l'aîné des Mainchamp, il a dit en le fixant : « Tu ferais mieux d'aller chercher ton petit frère. On dirait qu'il prend vos toilettes pour un bain tourbillon. Nous autres, on s'en va. Et si j'étais toi, j'y penserais à deux fois avant de penser à faire arrêter quelqu'un... »

Il m'a fait signe. On est partis. Comme je l'ai dit, à Marcus, les Mainchamp, c'est que des cons, même s'ils sont des cons riches. Mais les Berthier y sont depuis dix générations, ils incarnent l'implacable noblesse terrienne contre laquelle tous les parvenus du monde demeurent démunis, et Mainchamp le savait, il le ruminait en allant repêcher la tête de son frère dans la cuvette où Pascal venait de lui offrir un shampoing après avoir récupéré mon frac souillé.

C'est fluide, l'amitié, me disais-je, et la vie nous sépare, mais va donc empêcher l'eau de trouver son chemin :

j'ai grandi à flanc de rivière, j'ai lavé la vaisselle sur un bateau fuyant, j'ai bu, le morveux a saucé mon veston dans une chiotte et Pascal lui a enfoncé la tête dans la même eau et voilà, un beau jour, il se peut que j'en verse encore une ou deux gouttes en écrivant l'histoire.